

C'est assez, pour en être convaincu, de se reporter aux textes qui précèdent. Tous se résument plus ou moins explicitement dans cet axiome de saint Épiphane : Marie, la nouvelle Ève, est mère des vivants, source en eux de la vie divine, parce que le Vivant par essence nous a été donné par elle. Aussi bien l'Église chante-t-elle dans ses hymnes : « Ce que la triste Ève nous a ravi, vous nous le rendez par votre germe fécond » (1). « O notre Dame, tout ce que nous pouvons penser, concevoir ou dire est comme néant, comparé aux biens qui nous sont venus par vous... Le genre humain, dépouillé de la gloire de l'éternité, vous l'avez rétabli dans son premier état par le *fruit virginal* de votre admirable fécondité. Les lois de l'enfer vous les avez annulées par la victoire de votre Fils sur le prince de la mort... C'est par vous, ô notre Souveraine, que nous avons recouvré dans votre Fils unique notre vie perdue ; c'est par vous que nous avons ce qu'il y a en nous d'être, de pouvoir et de bonté ; par vous que nous espérons arriver à l'éternelle gloire » (2).

On me saura gré, j'en suis sûr, d'avoir proposé ces vérités dans une belle page du pieux et savant ami de saint Bernard qui fut l'abbé Gueric. Après une véhémence apostrophe contre Helvidius, qui prétendait sacrilègement que Jésus n'était pas l'Unique de la Vierge en terre, comme il est l'Unique de son Père

*in SS. Deip. Annunc. n. 7. P. G. cvi, 817*) : car cela seul produit en nous un être nouveau, l'être surnaturel et divin, la vie des enfants de Dieu. C'est pourquoi Marie concourant à procurer aux hommes avec Jésus-Christ les fruits de la Rédemption fait vraiment l'office d'une mère.

(1) *Quod Eva tristis abstulit,  
Tu reddis almo germine.*

(2) Auctor Tract. de Concept. B. M. P. L. CLIX, 315.

dans le ciel, Gueric poursuit en ces termes : « Et pourtant, cette unique Vierge Mère, qui se glorifie justement d'avoir enfanté l'Unique du Père, embrasse ce même Fils unique dans tous ses membres, et ne refuse pas d'être appelée du nom de mère par tous ceux dans lesquels elle voit se former son Jésus-Christ. Cette ancienne Ève, plus marâtre que mère, Ève, qui soumet ses enfants à la sentence de mort avant de les produire à la lumière, a été nommée la mère des vivants, bien qu'en réalité elle soit plutôt la meurtrière des vivants et la mère des mourants : car ce qu'elle engendre, elle l'engendre à la mort.

« Et parce qu'Ève n'a pas su vérifier fidèlement la signification de son nom, c'est Marie qui, comme l'Église dont elle est le type et la forme, est en vérité la mère de quiconque renaît à la vie. N'est-elle pas, en effet, *la Mère de la Vie, qui nous fait tous vivre* ; et n'a-t-elle pas, en l'engendrant de sa substance, engendré d'une certaine manière tous ceux qui doivent vivre de cette Vie ? Elle engendrait son Unique, et nous-mêmes nous étions tous régénérés, parce que, suivant la loi de la régénération, nous étions dès lors tous contenus en lui. Demême, en effet, qu'à l'origine de l'humanité nous étions tous en Adam, à raison du principe séminal qui préside à la génération suivant la chair, ainsi par la semence de la régénération suivant l'esprit étions-nous dans le Christ Sauveur, même avant le commencement » (1).

Il faudrait s'arrêter ici, car cela seul touche immédiatement à la question présente. Mais ce qui suit est si remarquable, qu'il est utile de le transcrire ; d'autant

(1) Gueric. abbat., *Sermo in Assumpt. B. M.* 1, n. 2. P. L. CLXXXV, 188.

plus qu'il servira de préparation aux matières à traiter plus tard. « Or, continue Guerric, cette Mère du Christ, parce qu'elle se reconnaît comme mère des chrétiens en vertu du mystère, se démontre aussi leur mère par une sollicitude et par une affection plus que maternelle. Elle n'est point dure pour ses fils, comme s'ils n'étaient passiens, elle dont les entrailles une fois seulement fécondées, mais jamais stériles, ne cessent d'enfanter le fruit de la piété... C'est, ô Vierge bénie, que, né de vous une seule fois, Jésus demeure toujours en vous, comme dans le jardin fermé de la chasteté virginale, pour y remplir surabondamment la source de la charité ; source intarissable qui, bien que scellée, coule à l'extérieur et déverse en nous ses eaux vivifiantes... Si le serviteur du Christ ne cesse d'enfanter ses petits enfants, *filiolos*, avec un soin et un amour admirables, jusqu'à ce que le Christ soit formé en eux (1), combien plus la propre Mère du Christ. Paul les engendrait en leur prêchant le Verbe de vérité qui les régénérait ; *Marie les engendra d'une manière incomparablement plus divine et plus sainte, en enfantant le Verbe lui-même*. Certes, je loue dans Paul le mystère de la prédication ; mais combien plus j'admire et je vénère en Marie le mystère de la génération.

« Et voyez si les fils eux-mêmes ne paraissent pas reconnaître en elle leur mère ; poussés, comme par un *instinct naturel de piété filiale* que leur inspire la foi, leur premier et principal recours en toutes leurs nécessités et leurs périls ils le cherchent dans l'invocation de son nom ; ce sont des fils qui se réfugient sur

(1) Galat., iv, 19.

le sein de leur mère » (1). On peut voir ces deux textes de l'abbé Guerric insérés presque mot pour mot dans le traité de Richard de Saint-Laurent sur les *Louanges de la Bienheureuse Vierge Marie* (2).

Pourtant, ce dernier auteur ajoute une idée, disons mieux, une comparaison qui, bien comprise, n'est pas sans utilité. « Quoique Marie, dit-il, n'ait engendré corporellement qu'un fils, elle est toutefois devenue spirituellement en lui mère d'une multitude immense d'enfants. Ce n'est donc pas sans raison qu'il est écrit d'elle en saint Luc : Elle mit au monde son *premier né*... De même qu'Ève a été nommée « la mère de tous les vivants » selon la nature (3), ainsi la bienheureuse Vierge est la mère de tous ceux qui vivent de la vie de la grâce... C'est pourquoi elle est figurée par Sara qui, tout en ayant donné seulement un fils au père des croyants, Abraham, est pourtant appelée par l'Écriture la mère de tout le peuple d'Israël. Ne lit-on pas, en effet, dans Isaïe : « Rappelez-vous Abraham, votre père, et Sara qui vous a enfantés » (4). Marie, comme Sara, n'eut jamais qu'un fils selon la chair, le véritable Isaac, notre *ris* et notre joie ; mais, suivant l'esprit, c'est la mère universelle du peuple de Dieu... Car la vie divine que nous avons originellement reçue, cette vie dont nous fûmes privés par Ève, Marie nous l'a rendue » (5).

Telle est donc la raison dernière et fondamentale

(1) *Idem.*, *ibid.* n. 3 et 4 ; 188, sq.

(2) Je rappelle que ce dernier ouvrage est celui-là même qu'on trouve parmi les œuvres d'Albert le Grand (t. XX de l'édition de Lyon, 1551), et qu'on a coutume de citer sous le titre de *Mariale Alberti Magni*.

(3) Gen., ii, 20.

(4) Isa., li, 2.

(5) Ricard a S. Laur., *op. cit.* l. vi, c. 1. Opp. Albert. M., t. XX, p. 187.

de la maternité spirituelle de Marie : nous tenons d'elle et par elle tous les principes de la vie qui nous range au nombre des enfants de Dieu. Aucun d'eux, si humble ou si élevé qu'il soit, dont nous n'ayons à lui rendre grâce. Et c'est parce qu'elle a enfanté le Dieu fait homme, le Christ Sauveur, cause de toute grâce et de toute vie surnaturelle, qu'elle nous a fait ces dons ; en d'autres termes, elle est notre mère selon l'esprit et la grâce, parce qu'elle est la Mère du Dieu Sauveur selon la nature et la chair.

Voilà ce que ne se lassent pas de répéter les anciens panégyristes de Marie. Quoiqu'il n'y ait pas grande nécessité d'en donner d'autres exemples, je citerai pourtant quelques nouveaux témoignages, ne fût-ce que pour familiariser mes lecteurs avec des écrivains ecclésiastiques qui mériteraient d'être plus généralement connus. Écoutons d'abord Guillaume le Petit (1).

(1) Quel était, au juste, ce Guillaume le Petit ? On pense plus communément qu'il était abbé du Bec, quoique ce ne soit guère qu'une hypothèse. Il aurait vécu vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle et le commencement du XIII<sup>e</sup>. Le P. Cornelius, à Lapidé, commentant le Cantique, et surtout le P. Martin Del'Rio dans l'interprétation qu'il nous a laissée sur le même Livre, donnent de longs fragments de l'œuvre de Guillaume, alors inédite. « *Dabo ex illo præcipua ex Mss. Collegii Societ. J. Lovaniensis* », dit le second, c. 5, p. 13, dans l'Introduction de son Commentaire. Du reste, il ne se lasse pas de louer la doctrine, et surtout la piété et l'onction du vieil auteur. « *Acutus, doctus, pius fuit* ». (l. c.). « *Audite denique suavem susurrum dulciloqui Gulielmi, cujus agnomen, ætas, patria nobis ignota, nota coelestibus* » (p. 258). Del'Rio l'appelle encore *mellilegulum, melliloquum*, etc. Et ce n'est pas une flatterie. S. Bernard lui-même n'a certainement pas plus que lui mérité ces titres, comme en sera persuadé quiconque aura parcouru ce commentaire. Au milieu de ses éloges, le panégyriste a cru pourtant qu'il devait glisser quelques réserves : « *Hactenus ille*, dit-il à propos d'une interprétation trop fantaisiste, *accommodatius ad pie meditandum et contemplandum, quam ad explicandam in scholis aut pulpitis germanam loci interpretationem et seriem Cantici canticorum* » (In Cant. ix, 13). C'est dans ce qu'il appelle « *mixta interpretatio quæ est de B. Virgine* », que Del'Rio donne pour chaque section de chapitre des passages empruntés aux manuscrits de l'abbé Guillaume. On y trouve parfois des choses d'une délicatesse, d'une grandeur et d'une simplicité vraiment ravissantes, où se peint tout l'amour filial du pieux abbé pour la Mère de Dieu.

« Le fruit de la Vierge est unique, ce fruit qui porte le nom de Jésus, parce qu'il est la cause efficiente du salut des hommes ; mais dans ce fruit unique quelle multitude de fruits ! Dans son Jésus, le Sauveur universel, Marie a enfanté de nombreux fils à la grâce ; engendrant la Vie, elle nous a engendrés nous-mêmes à la vie... Par cela même qu'elle est la mère du Chef, elle est la mère d'une infinité de membres. Oui, la Mère du Christ est la mère des membres du Christ, parce que la tête et les membres forment un seul Christ : enfanter corporellement le Chef, c'est enfanter spirituellement les membres. Aussi, tous lui donnent-ils à bon droit le doux nom de mère, et lui rendent-ils le culte de filiale vénération réclamé par ce titre » (1).

Un autre auteur, à peu près du même temps que Guillaume le Petit, prêche la même vérité dans des termes presque identiques. C'est l'illustre Geoffroy, abbé de Vendôme. Après avoir, dans une prière rythmée (2), chanté Marie comme la réparatrice de la vie,

(1) Gulielm. P. in Cant. iv, 13. A noter encore le commentaire du même abbé Guillaume sur ces mots du Cantique : *Duo ubera tua sicut duo hinnuli gemelli capreae* (VII, 3). Par ces deux *hinnuli gemelli* il entend assez arbitrairement les fidèles de l'un et l'autre sexe. *His (hinnulis) Mariae viscera Salvatorem nutrierunt. Nam sicut magnus ille Parvulus natus est nobis, id est, ad salutem nostram, ita etiam nutritus est nobis. Pariebat nobis Virgo salutem, atque eo ipso pariebat nos ad salutem; sacro lacte suo nutrieat nobis vitam, atque eo ipso nutrieat nos ad vitam. Pius caput nostrum brachiis suspendebat ad ubera sua, et nos ad eadem in illo suspendebat. Nec sibi ille nascebatur, sed nobis; atque ideo nos, nos in illo nascebamur, nos in illo pascebamur.*

(2) O Maria gloriosa,  
Jesse proles generosa,  
Per quam fuit mors damnata,  
Atque vita reparata.  
Virgo semper speciosa  
Stella maris, coeli porta,  
Ex qua mundo lux est orta.  
Mundi salus, mors peccati,

l'exterminatrice de la mort et le salut du monde; comme la porte céleste par où s'est levée sur nous l'éternelle lumière; comme le refuge des pécheurs et notre très puissante protectrice auprès de Dieu, Geofroy nous parle de sa douce maternité : « En vérité, s'écrie-t-il, la très bonne Marie a enfanté le Christ, et dans le Christ tous les chrétiens. Donc, la Mère du Christ est aussi la mère des chrétiens. Or, si la Mère du Christ l'est aussi des chrétiens, il est manifeste que les chrétiens et le Christ sont frères » (1).

Un siècle plus tard, l'auteur du *Miroir de la Vierge* écrivait à son tour : « Marie n'est pas seulement la Mère du Christ pris individuellement; mais la mère universelle de tous les fidèles. Aussi, le bienheureux Ambroise a-t-il dit : « Si le Christ est le père des croyants, pourquoi celle qui a engendré le Christ ne serait-elle pas leur mère » (2)? Donc, mes bien-aimés, réjouissons-nous et répétons dans notre allégresse : Béni soit le frère par qui Marie est notre mère; et bénie soit la mère par qui nous avons le Christ pour frère » (3).

Disons enfin que, dans le même siècle, le bienheureux Albert le Grand, au nom de la théologie, proclamait hautement la maternité spirituelle de la Mère de Dieu, et la faisait reposer sur les mêmes titres. L'extrait de ses œuvres qui va suivre est d'autant

Summi facta parens nati...

Godefrid. Vindob. P. L. clvii, 234, sq.

(1) *Serm. de Purif. S. M. Ibid.*, 255, 256. Dans la suite nous reviendrons sur ce sermon et sur le suivant : car ils décrivent avec une singulière onction ce que Marie fait pour nous et ce que nous devons être pour elle.

(2) Ce texte ne se trouve nulle part, quant à la lettre, dans les œuvres de S. Ambroise.

(3) *Speculum B. M. V.*, lect. 10. Opp. S. Bonaventurae, t. XIV, p. 260, sq. (éd. Vivès).

plus remarquable qu'il présente, en résumé, toute la doctrine contenue dans ce chapitre et dans les suivants.

« Ça été, dit-il, la volonté de Dieu que Marie eût sa part dans l'œuvre de la *recreation* de notre nature, et cela, suivant les quatre genres de cause.

« Elle a été, après Dieu, avec Dieu et sous Dieu la cause *efficiente* de notre régénération, parce qu'elle a engendré notre régénérateur, et que, par ses vertus, elle a mérité d'un mérite de congruité cet incomparable honneur. Elle en a été la cause *matérielle*, parce que le Saint-Esprit, par l'intermédiaire de son consentement, *consensu mediate*, a pris de sa chair et de son sang très purs la chair dont il a fait le corps immolé pour la rédemption du monde. Elle en a été la cause *finale* : car le grand ouvrage de la rédemption, ordonné principalement à la gloire de Dieu, doit aller secondairement à l'honneur de cette Vierge. Elle en est, enfin, la cause *formelle*; car, par la lumière de sa vie très déiforme, elle est l'exemple universel qui nous montre et la voie pour sortir de nos ténèbres et la direction pour arriver à la vision de l'éternelle lumière » (1). Ce qui démontre de quel droit le même docteur avait, dans sa *question* précédente, affirmé de Marie qu'elle est notre mère, selon toutes les propriétés renfermées dans la signification de ce titre (2).

(1) Albert M., *Quaest. super Missus est*, q. 146. Opp. t. XX, p. 100.

(2) *Id.*, *ibid.*, q. 145, p. 98.